

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 1. Chapitre XII

Quelques années plus tard, une distraction d'un autre ordre, qui m'attirait énormément, fut le point de départ d'une des manifestations les plus significatives de ma vie.

J'avais l'habitude de visiter de nuit la rédaction de ***La Epoca***, journal semi-officiel, soutenu par la municipalité et rédigé par un jeune aventurier espagnol, qui répondait au nom sonore de Miguel de la Espada, garçon capable d'écrire tout ce qui plaisait à ceux qui le payaient et type commun à tous les pays et à toutes les villes de la République. L'imprimerie était dans une mesure de trois pièces, sale et misérable, située à quelques pas de la place publique, dans une rue adjacente. Dans la première pièce était installée la rédaction avec une grande table en bois blanc couverte de journaux et de papiers, un haut pupitre pour les livres de caisse de l'administration et plusieurs chaises en paille. Le sol était recouvert de carreaux brisés et pulvérisés, les murs blanchis à la chaux, mais remplis de toiles d'araignées,

de taches d'encre et de graisse. Cela sentait l'humidité, l'huile et le pétrole. Dans la deuxième pièce, sombre et mal aérée, on voyait les chevalets et les boîtes à composer pour les trois typographes ; dans la troisième, se trouvaient la vieille presse à main et le lit de sangle du gardien. C'est là que régnait Espada et que nous nous réunissions parfois la nuit à plusieurs jeunes gens de bonne famille pour commenter la vie domestique, sociale et politique de Los Sunchos. Il fallait entendre les bavardages, racontars, critiques, diffamations et calomnies qui formaient le fond de ces aimables causeries, analyse de la vie et des faits divers de tout le pays, dans lesquels les détails qui manquaient étaient substitués avantageusement par d'autres, fruits de l'imagination des habitués. La fameuse pharmacie de Paredes appelée « *l'officine à mensonges* » ne dépassait en rien la rédaction de ***La Epoca***. Là, je m'initiai à tous les mystères du village, connus l'histoire de toutes les familles, sus les fautes des uns, les erreurs des autres, examinai la vertu des femmes et commençai à voir un autre aspect du monde, peut-être un peu exagéré, peut-être un peu noirci, mais, en résumé, assez voisin de la réalité.

De la Espada était un homme d'environ trente ans, menu et mobile, avec de petits yeux larmoyants et presque sans cils, triste, avec une petite moustache de crin, horrible, enfin, mais si sympathique grâce à son amabilité madrilène, à son pessimisme picaresque ... Il avait l'habitude de résumer les conversations au moyen de sentences qui constituaient un enseignement, quoiqu'elles laissassent à désirer quant à l'originalité. Il avait fait en quelques mois tous les métiers depuis celui d'ouvreur de portières à Buenos-Ayres, jusqu'à celui de directeur de journal à Los Sunchos, et il disait par exemple :

- *Toutes les femmes ont leur quart d'heure, et celui qui réussit à les approcher durant ce moment-là, peut être sûr de les obtenir.*

Ou bien :

- *Tous les hommes se vendent ; il n'y a qu'à y mettre le prix.*

Ou bien :

- *Pour appeler un homme honnête il faut le mettre dans la plus grande nécessité, et, en même temps, lui donner l'occasion de voler. S'il ne vole pas, il est honnête. Mais dans ces conditions, il n'y a pas un*

homme pour ne pas voler.

Il disait la même chose de la femme honnête : *Il n'y a pas de femme qui n'ait trompé son mari, du moins en pensée, si elle a eu l'occasion de voir quelqu'un qu'elle a jugé au-dessus de son mari.*

Ces doctrines me séduisaient, quoique je fisse de temps en temps quelques réserves, car, entre autres choses, je ne pouvais pas admettre que ma mère eût manqué, même en songe, à ses devoirs. Mais cette exception n'atteignait généralement pas la mère des autres, et je péchais par excès de limitation. La sagesse de la Espada s'infiltrait donc en moi et je ne devais pas tarder à en essayer la pratique dans la vie.

Il y a un autre divertissement que je ne dois pas passer sous silence car il eut dans ma vie une certaine influence. J'allais souvent prendre le maté avec le vieux commissaire don Sandalio Suarez, dans son commissariat, m'intéressant à l'organisation des services de surveillance et, surtout, aux problèmes policiers, quoique Sherlock Holmes ne fût pas encore né et que le génial Poë ni le monotone Gaboriau ne fussent pas encore arrivés jusqu'à Los Sunchos. J'interrogeais le vieillard

au sujet des merveilleuses facultés investigatrices des chercheurs de piste et de l'admirable perspicacité de **Facundo** que peint Sarmiento.

- *Tout cela, ce sont des histoires –* répondait don Sandalio –. *Personne ne découvre les criminels quand ils ne se livrent pas eux-mêmes, et moi, qui te parle, dans toute ma carrière policière, je n'en ai pas saisi un, si ce n'est en flagrant délit, par hasard, ou parce que, bêtement, il s'est livré lui-même.*

Il me racontait ses souvenirs, presque tous politico-électoraux, et m'invita plusieurs fois à l'accompagner dans ses enquêtes auxquelles je collaborais avec enthousiasme. Je me rappelle, entre autres choses, l'assassinat d'une femme dont je cherchai l'auteur par la bonne méthode, vérifiant à qui pouvait profiter sa mort. Il se trouva que le mari était amoureux d'une autre femme, jeune et jolie, et je le fis arrêter. Mais, quelques nuits après, un ivrogne se vanta dans une arrière-boutique d'être l'assassin alors que personne ne le suspectait. Arrêté et interrogé, nous sûmes qu'il avait assassiné cette femme par «*plaisir* », sans objet, ni raison,

seulement parce qu'il en eut l'idée, étant ivre, en la voyant sur le pas de sa porte. Cet échec ne me découragea pas et j'allai jusqu'à me proposer de découvrir les voleurs de bestiaux qui infestaient le département.

- *Laisse-les tranquilles !* – s'écria don Sandeo quand je lui parlai de mon intention – *Tu n'as rien à y gagner ! La belle découverte que lu ferais si tu apprenais que ce sont don untel et untel et d'autres que je ne veux pas te nommer.*

Mais laissons la police pour suivre le fil de mon histoire.

On célébrait alors à Los Sunchos, comme on le fait d'ailleurs encore maintenant, au milieu du printemps, des fêtes populaires introduites par l'élément espagnol et adoptées, avec enthousiasme par la population créole : les *Romerías*. Sur un grand terrain, près du village, s'élevaient des baraques en toile ou en planches qui formaient un village volant, un espèce de campement indien, qui s'ornait de drapeaux, de feuillages, de guirlandes en calicot et qu'habitaient quelques commerçants établis dans le pays et beaucoup venus d'autre part, offrant des

bagatelles, des étoffes et des vêtements démodés, et surtout des choses à boire et à manger, des beignets, de la bière, de la limonade, des tourtes frites, du saucisson ...

On installait dans la grande baraque de la société espagnole un bazar de charité servi par les jeunes filles les plus connues du village, dans lequel se vendaient, s'adjugeaient, se tiraient en loterie mille « *clous* » généreusement offerts par les gros commerçants. Les petites gens avaient comme distraction le mât de cocagne, le casse-tête, et la populace le bal en plein air, au son des guitares et des tambourins et parfois avec la musique de Los Sunchos qui jouait surtout dans la baraque de la Société, lieu de réunion des personnes distinguées. Une atmosphère sensuelle, intensifiée par tous les effluves printaniers, une folle nécessité de s'amuser, de crier, de bouger, de se bousculer, régnait dans les « *romerías* » et animait tout le monde, à commencer par la masse populaire, pour envahir peu à peu les couches supérieures.

Cette année-là je courtais assidûment Thérèse, un peu de ma propre initiative, un peu parce qu'elle

trouva le moyen de me captiver par ses mines, s'approchant de moi à chaque instant, sous prétexte de m'offrir des billets de loterie ou des articles du bazar de Charité. Nous dansâmes toute la nuit, chaque fois qu'il s'organisa un bal pour les « *gens convenables* » sur un plancher construit exprès à côté de la baraque de la Société. Je lui donnai le bras, l'accompagnant dans ses fonctions de vendeuse à travers la multitude accourue du pays et des villages environnants et je ne laissai pas passer l'occasion de lui dire mille tendresses qui l'émouvaient et la troublaient au point que je la sentais trembler quand elle s'appuyait avec abandon sur mon bras.

- *Comme tu es méchant, pervers !* – me disait-elle – *Je ne puis te croire ! Si tu m'aimais vraiment, tu ne passerais pas des mois entiers sans venir me voir !*

Était-ce le quart d'heure de la Espada ? Je le crus et lui déclarai igue si je n'allais pas la voir c'était parce que j'enrageais de lui parler devant quelqu'un ou à travers la grille.

- *Si tu m'attendais dans le jardin, où nous pourrions parler à notre aise, j'irais te voir toutes les nuits.*

- *Mais ce serait très mal !* – s'écria-telle.

Pourquoi ? Qu'y avait-il de mal ? N'avait-elle pas confiance en moi ? N'étions-nous pas habitués à être ensemble et seuls depuis notre enfance ? Et j'insistai :

- *Ne me dis ni oui ni non. Cette nuit, j'irai dans le jardin. Si tu m'aimes, tu m'y attendras ; si tu n'es pas là, je souffrirai beaucoup et je rentrerai chez moi ...*

Je le dis avec un accent de tristesse et terminai sur un ton de vague menace tels que, vaincue, elle me serra le bras et me regarda dans les yeux avec un regard trouble. Elle irait au jardin, sans aucun doute.

Don Higinio, comme il était naturel, avait noté mes assiduités et l'attitude de Thérèse, mais il n'y attacha pas d'importance ou, plutôt, se félicita, sans doute, de notre accord qui devait nous amener à l'exécution de ses plans matrimoniaux tracés de longue date.

- *Ah ! picaro !* – me dit-il, en me frappant sur l'épaule. – *Je te vois venir ! ... Les jeunes gens n'ont de cesse que lorsqu'ils ont pris notre place.*

Je ris, sans répondre, pensant combien mes plans étaient différents des siens et me disant « *Si celui-là*

pense me marier, il tombe mal, Pourquoi renoncer à ma liberté pour une chose que je puis obtenir sans aucun sacrifice de ce genre ». Cependant, je me promis, que Thérèse vînt ou ne vînt pas au rendez-vous, de me conduire dorénavant avec plus de prudence pour ne pas donner de prétextes à don Higinio et éviter ses insinuations qui ne tarderaient pas à devenir des exigences.

Thérèse m'attendit lorsque, au retour de la « romería », tout le monde chez elle fut couché. Nous parlâmes longtemps, elle avec tendresse, moi avec diplomatie, assis sous un énorme saule qui se trouvait au fond du Jardin. Je crus un moment qu'elle était à ma discrétion mais, à la première liberté que je voulus prendre, elle se leva sans étonnement et, reculant d'un pas, me dit avec sérénité et douceur :

- Non, pas cela, Maurice. Tu m'as promis de te bien tenir et je suis ici à cause de cela. Parlons tant que tu voudras, mais sagement. Songe que nous ne sommes plus des enfants.

Il y avait tant de tranquille résolution

dans son accent que je restai interdit, sans rien trouver à dire. L'entrevue perdit pour moi tout son enchantement. Qu'est-ce qui la rendait si prudente ? Comment, dans son innocence et dans son affection qui était réelle et profonde, trouvait-elle cependant des forces pour résister ?

Je l'ignore, mais, cela me semble un effet de l'éducation, des conversations intimes entre amies qui se révèlent mutuellement la vie et ses périls. Je pensai que le « *quart d'heure* » n'avait pas encore sonné, ou était déjà passé, mais, remis de la première impression, je réussis à lui dire quelques nouvelles tendresses, lui promettant d'être dorénavant plus sérieux et de ne pas l'importuner au prochain rendez-vous que je lui demandai pour la nuit suivante.

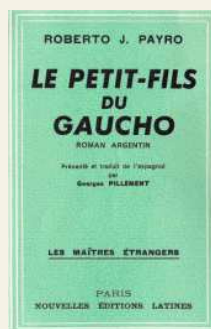
- *Oui, je viendrai, mais il faut que tu me jures d'être sage.*

Je lui serrai la main et m'en fus, rageant intérieurement. J'aurais dû être plus hardi, j'aurais dû ... Et je me mis à forger pour l'avenir des plans de séduction analogues à ceux que j'avais lus dans les romans, me rappelant en même tel l'aphorisme de la Espada :

« *Pour conquérir une femme désintéressée, il faut beaucoup de temps et beaucoup de patience* ». Mais il me semblait que nos amours duraient déjà depuis si longtemps ...

- Serait-ce qu'elle ne m'aime pas ? Ou qu'elle a la ferme volonté que je me marie avec elle et qu'elle sait que pour cela il est nécessaire de ne pas me céder. Diable de fille ! Bah ! je consulterai de la Espada, je lui ferai mes confidences. Pourquoi pas ? Il a de l'expérience ... et il n'en parlera à personne ...

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = ***Las Divertidas Aventuras de un Nieto de Juan Moreira*** (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (Revue

nationale du Mouvement Intellectuel), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>